

Title: Territoires Ruanda-Urundi. Residence du Ruanda. Territoire de Kibungu.
Rapport de sortie de charge de Monsieur Sandrart G.V. Administrateur territorial
du Territoire de Kibungu. Kibungu, le 30 novembre 1933. Typescript. 20 pages.

URL: <https://ufdc.ufl.edu//AA00004184/00001>

Site: University of Florida Digital Collections

TERRITOIRES RUANDA-URUNDI.
Résidence du Ruanda.
TERRITOIRE de KIBUNGU.

RAPPORT DE SORTIE de CHARGE
de Monsieur SANDRART G.V. Administrateur territorial du
Territoire de K I B U N G U .

C H A P I T R E I.

DESCRIPTION GENERALE.

S'étendant entre les méridiens 30°15 et 30°55 à l'Est de Greenwich et les parallèles 1°50 et 2°25 de latitude Sud, sur une superficie de 3.700 kms 2 environ, le territoire de KIBUNGU comprend la région S.E. de l'actuel royaume du Ruanda que serne la KAGERA dans la vaste boucle qu'elle décrit vers le Sud avant de se jeter dans le Victoria Nyanza.

Connu sous le nom d'ancien "royaume du Kissaka", il est divisé en quatre provinces indigènes: 1° le Mirenge
2° le Gihunya
3° le Migongo
4° le Buganza Sud.

Les trois premières constituent le Kissaka proprement. Son altitude moyenne varie entre 1500 et 1600 m. dans le centre et vers l'EST pour s'abaisser jusqu'à 1300 dans les fonds marécageux de la périphérie où la Kagera trace son cours sinueux et mobile. Cette élévation nous fournit la clef de son climat. La température diurne maxima est de 30° centigrades dans le centre (26° de moyenne) pour s'élever à 32 et 34° centigrades dans la partie basse (28° de moyenne). Les nuits y sont plutôt fraîches.

On y enregistre deux saisons des pluies et deux saisons sèches par an. Mars-Avril et Mai constituent la "massika"; octobre-novembre et décembre, la petite saison des pluies. Ces dernières y sont très irrégulières et souvent mal réparties, ce qui justifie la mauvaise réputation dont jouit le Kissaka à ce point de vue.

Hydrographiquement, le pays comporte quatre "bassins":

- 1° celui du MUGESERA, qui draine les eaux de l'Ouest.
- 2° celui de la KIBAYA, qui reçoit les eaux du centre.
- 3° celui des lacs de l'INGHEZI (zone d'épandage de la KAGERA à l'Est), qui collecte les multiples gaves issus des flancs abrupts de la cuvette orientale.
- 4° celui du MOHAZI, qui se contente des maigres filets dévalant des vastes plateaux herbeux du Nord.

Tous se déversent dans la KAGERA qui, seule, représente un cours d'eau de quelque importance, scindé en deux biefs par la chute de RUSUMU (45 M. de hauteur); le reste des eaux se fraie un chemin comme il peut c'est à dire le plus souvent en formant, dans les poches des vallées, de vastes nappes stagnantes et marécageuses, enfouies sous les papyrus.

La présence de ces bas-fonds marécageux a pour conséquence de favoriser le paludisme, affection qui atteint un grand nombre d'indigènes et qui fait surtout des ravages parmi les riverains de la Kagera. Les ulcères fournissent également chez ceux-ci vraisemblablement par suite du contact quotidien avec des eaux putrides. Le pian est extrêmement fréquent et atteint près de 60% de la masse. D'autres affections bénignes sont communes telles que la conjonctivite, la varicelle. La tuberculose y est rare et n'affecte ordinairement que les Batuzi.

La présence d'un grand nombre de mouches "tsé-tsé" dans les vallées boisées et marécageuses de la Kagera et dans les savanes du MURWEYA entraîne la propagation de la trypanosomiase animale dont souffre profondément le gros bétail.

Les régions de l'Est sont très giboyeuses et on y rencontre diverses espèces de gros gibiers et de grands fauves.

LA POPULATION.

=====

Démographiquement, le territoire englobe, toute la population du vieux royaume qui fut, il y a quatre générations à peine, conquis définitivement par les Banyarwanda. Son importance actuelle est de près de 103.000 âmes (24.500 M.A.V.) qui proportionnellement se répartissent comme suit:

BATUZI	13%. environ.
BAHUTU	84%. environ.
BANYAMBO	2%. environ.
BAYOVU	1%. environ.

Il n'existe pas de BATWA (pygmiformes) au Kissaka proprement dit. Ils sont remplacés par des "ABAYOVU" (hommes de l'éléphant) -chasseurs venus jadis du Karagwe et qui y exercent la profession de chasseurs et de potiers. Une cinquantaine de BATWA sont dispersés dans le BUGANZA SUD y exerçant la dernière des professions plus haut citées. Banyakissaka et Banyarwanda sont de race commune et parlent un même langage à quelques idiotismes près.

Les banyambo (de Imbo-Ouest, gens de l'Ouest -sobriquet donné par les Baganda) parlent la langue du Karagwe dont ils sont originaires. Chez eux, le Muhutu s'appelle Mwiru, au pluriel Abayiru. Le Mutuzi s'y appelle parfois Muhima, au pluriel Bahima.

85% de la population du territoire peuple les terres de l'Ouest et du centre tandis que l'Est est quasi-désertique par suite des conditions défavorables qu'offre cette région de savanes hostiles au sol aride et ingrat.

Les Banyakissaka et les Banyarwanda comprennent des Batuzi, des Bahutu, des Bayovu. Le Mutwa est mis à part, c'est un paria.

Les Banyambo des "bayiru" et quelques rares bahima.

Le MUTUZI ou MUTUTSI:

Nous ne le décrivons point au physique, il est par trop connu. Contentons-nous de dire, comme le prouve son aspect somatique, que c'est vraisemblablement un sémito-chamite pasteur, proche cousin du Galla et du Peuhl, venu jadis du septentrion en poussant devant lui sa vache aux longues cornes, que nous avaient révélées les bas-reliefs des bords du Nil. Pasteur, il l'est essentiellement et rien de plus. Aussi souriant que cela puisse paraître, il n'a pas été un civilisateur car il est un exclusif et il se suffit à soi-même. C'est à cet orgueil qu'il doit d'avoir gardé, malgré ses longues tribulations parmi les tribus bantoues, assez de pureté à son sang pour éviter toute confusion de race.

Isolé dans son "kraal" parmi ses troupeaux, il vivait la vie patriarcale décrite par la Bible. Le hasard de ses pérégrinations sur les hauts plateaux interlacustres de l'Afrique orientale l'amena à opérer des trouées parmi les populations bantoues qui les occupaient. Esprit subtil, il eut tôt fait de saisir tout l'intérêt que présentait l'alliance de ces paysans frustes et doux, mûrs pour le servage. Il les toléra dans son sillage en leur inspirant l'envie et le culte de son dieu: la vache aux longues cornes! Fris au piège, le naïf bantou finit par tomber sous sa coupe au point de devenir sa chose. Il maintint rigide la cloison étanche qui séparait sa race de celle de sa valetaille. Superbe et arrogant, il se fit décerner le sobriquet pompeux de "Sebuja" Père des "serviteurs"! Il domina ensuite par l'orgueilleuse monarchie circonscrite dans les limites de sa race chez laquelle, d'ailleurs, il s'était hâté d'élever des barrières en hiérarchisant les familles. On y trouvait la noblesse et la roture!

Lorsqu'on étudie leur organisation un point apparaît troublant. Il s'agit du parallélisme des noms de famille car chaque famille mutuzi a sa corrélatrice du même nom et souvent du même "totem" chez les autochtones et inversement. L'abîme qui sépare les deux races suffit à nous interdire toute idée d'identité originelle. Il faut vraisemblablement chercher l'origine de ce paradoxe dans le servage: Le "client" absorbé par la "gens" finit par en prendre le nom patronymique. Ceci explique l'identité de nom malgré la disparité des berceaux.

Plutôt monogame (car la polygamie y était restreinte et souvent dictée par des nécessités politique ou de conventions) le Mutuzi ne s'allie qu'avec celle de son rang. Il

évite soigneusement de se déchoir par une mésalliance. Si nous trouvons des mélanges de sang, ils sont imputables à des "accidents", des "oublis" et des "fautes de jeunesse" car sa rigide convention tolérât cependant que les jeunes s'initient à la vie conjugale en prenant provisoirement pour concubine une fille de "client".

Une fois mariée, la stabilité de la femme au foyer dépend de sa fécondité. Elle y jouit d'ailleurs d'une situation et d'une considération qu'envieraient nombre de ses sœurs africaines. Le roi était polygame -question de prestige et d'alliance- et également afin d'assurer à la dynastie un choix de successeurs. Cette coutume n'était pas sans inconvénient, elle ouvrait toute large la porte aux intrigues aux envies et aux âpres compétitions.

Le droit d'aînesse n'est guère reconnu et la bénédiction patriarcale est une consécration indispensable au successeur auquel le moribond fera remise des armes et des objets précieux provenant des ancêtres.

Au sortir des terres arides du Nord, aux maigres pacages et au climat sec, les sites enchanteurs des hauts plateaux aux riches herbages et aux eaux fraîches durent paraître à ce pasteur une nouvelle terre promise. Ils séduisirent ce nomade altier avec d'autant plus d'aisance qu'ils étaient peuplés par une race agricole, mûre pour l'asservissement et incapable de résistance opiniâtre. Leur pénétration fut lente, patriarcale, éparse, parallèle (par suite du besoin de pâturages et d'eau) et dans certains cas, ils durent avoir recours à la lutte. Leurs migrations paraissent cependant n'avoir guère été trop entravées. Les premiers contacts avec les bantous semblent avoir débuté par des échanges économiques qui aboutirent peu à peu à une "agglutination" qui se mua graduellement en "clientèle". Ils se hâtèrent de lui confier les durs labours. Ces "treks" à l'état de hordes minuscules eurent pour conséquence (de même d'ailleurs que l'obligation des contacts économiques) de les forcer à adopter la langue des premiers occupants; leur minorité flagrante et leur éparpillement les rendant incapables d'imposer la leur. Ils finirent par l'oublier entièrement au point de traduire le nom de leurs ancêtres, qui sont bantous et qui, dans certains cas, remontent jusqu'à plus de trente générations.

Une fois fixées, des familles importantes se créèrent des alliances et s'arrogèrent des zones d'influence territoriales, le plus souvent limitées par des accidents naturels. Elles finirent par se hisser jusqu'à la royauté, elles fondèrent des dynasties. Afin d'augmenter leur prestige et frapper d'avantage la crainte superstitieuse de leurs sujets, imprégnés de manisme, elles se créèrent des généalogies d'origine divine ou fabuleuse, celles des héros divinisés, descendants directs du créateur. A ces premiers fondateurs le "manant" allait être redevable de la fécondité de son sol et de l'amélioration de son bien-être matériel! D'où ce nom de GIHANGA donné à l'ancêtre (du verbe Guhanga= susciter une chose pour la première fois -créer:cf Dict.HUREL). Les familles royales rallièrent leurs partisans et leurs subalternes autour d'un "tambour", sorte de "palladium" dont le nom était lui-même une devise. Elles se proclamèrent propriétaires absolus des terres, des hommes, des bêtes et même des choses. Elles en répartirent la gestion et l'usufruit à des familiers et des courtisans, qui se hâtèrent de les exploiter. La structure politique embryonnaire des autochtones allait leur fournir des données qu'ils ne se contentèrent pas d'adopter. Au fur et à mesure que l'autorité trouvera des assises plus solides, ils modifieront et alourdiront les charges coutumières. Nous verrons au chapitre des "Pouvoirs politiques" quelle évolution ils leur firent subir.

Le MUHUTU:

Ame lourde et passive de "paysan" noir de laquelle sont absents la prévoyance et le souci du lendemain. La satisfaction, plus ou moins complète, des besoins essentiels lui suffit. C'est un "rustique", un "ilote"! Si nous en croyons le tableau, naturellement entaché d'exagération, qu'en donne la tradition mutuzi, sa situation matérielle à l'arrivée du pasteur n'était guère brillante!

A son arrivée dans le Mubari, KIGWA trouva les "Abanyabutaka" dans un état frisant la sauvagerie. Ils se repaissaient de la chair crue d'animaux péniblement abattus au cours de chasses ardues menées à l'aide d'armes plus que primitives. Ils se vêtaient de peaux

de bêtes sauvages ou d'écorces d'arbre battues. Ils possédaient quelques maigres cultures réalisées au moyen d'un gros bois recourbé, sorte de hoyau grossier appelé "Inkenzo". L'armement ne valait guère mieux. C'était une courte et épaisse massue de bois appelée "Injuguto" dont on se servait comme arme de jet.

En réalité, c'était une race de paysans montagnards bantous, fractionnée en "clans" familiaux sous l'égide d'un chef de famille-proprétaire de l'aire agricole et dont il répartissait les lopins et régissait l'exploitation communautaire. Ils s'adonnaient aux quelques cultures vivrières indispensables à leur subsistance; pratiquaient l'élevage du petit bétail (caprin, sans doute?) et accidentellement la chasse et la pêche. Ankylosés dans une routine ancestrale dont ils subissaient, enrésignés, la pesanteur, ils s'en remettaient à la reproduction servile des principes empiriques dont la répétition par des générations successives avait garanti l'efficacité. Ils disputaient péniblement leur existence, attendant passivement l'accomplissement de leur destin. Rien ne vint les stimuler. Aucune tentative à l'invention ou à l'amélioration ne vint rompre l'envoûtement qui pesait sur eux. Ceci nous explique l'indigence de leur technique industrielle et artistique.

Leur esprit de solidarité n'excédait guère les limites étroites de leurs proches et ils s'en justifiaient par un dicton d'un réalisme digne d'eux: "Uhitwa ntafata uruka" - "Qui a la diarrhée ne soutient pas celui qui vomit!"

Les méthodes d'exploitation dictées par les conditions du milieu et la sécurité relative qu'elles entraînaient suscitérent l'éclosion des habitats dispersés à champs isolés.

Ces clans familiaux, guidés par des soucis d'entraide et de "self-défense", formèrent des groupements à liens domestiques-mystiques et même politiques sous l'autorité plus ou moins effective d'un meneur. Ce dernier, si nous en croyons toujours la tradition mutuzi, était une sorte de "shaman" à la fois chef et sorcier et qui s'affublait du nom de Mwami, lorsque sa domination s'étendait sur une confédération assez importante. (Allusion à Gako et Gakara, chefs du clan "Abazigaba" ainsi qu'à Machira, chef du clan du Nduga).

La suprématie du pasteur ne fut pas acceptée d'emblée, la tradition ajoute: "KIGWA ne fut reconnu comme "maître" par les "Abanyabutaka" (possesseurs du sol) ou "Ubukara" (les "noirs") que lorsqu'il eut enfanté douze enfants (lisez: que les Batuzi furent devenus nombreux). Comme il connaissait l'art de traiter et de façonner le fer, il confectionna des outils et des armes. Dans les débuts, il prêta des hoes aux "Abanyabutaka" (Gukwik'isuka c.a.d. emmancher la houe) à la condition qu'ils cultivassent pour lui à certains moments. Entretemps ils pouvaient faire usage de la houe pour leurs propres cultures mais devaient cependant la faire "coucher une nuit" (Kurur'isuka) dans l'habitation du donateur à la fin de chaque semaine coutumière. C'est la naissance de l'Intizo, premier pas vers la "clientèle".

Sous le signe des intérêts réciproques, les ressources de l'un complétant celle de l'autre, les relations s'affermirent par l'octroi, à la longue, de l'usufruit d'une vache. Réduit par l'appât, le Muhutu ne pourra et ne voudra s'en arracher, incapable qu'il est de nu de vivre sans l'appui et la protection de ces maîtres auxquels dans sa reconnaissance il décerne le nom de père et de mère (dada et mama-buja). Tout son idéal va tendre à les servir et même, si possible, à les imiter. Le "vilain" prendra leur nom et leur totem, complétant ainsi l'effacement de son passé. Il les suivra dans leurs tribulations, au hasard de leur fortune. Conséquences: parallélisme et éparpillement des noms de famille. La "clientèle" est née! Cultivateur né, il subira malgré tout l'influence de ses maîtres qui n'ont pour la glèbe que du mépris. Et dès lors, ses efforts tendront à y échapper en s'élevant c'est à dire en possédant du gros bétail, générateur de "clientèle". Certains y réussirent si bien qu'aidés par la fantaisie royale, ils devinrent les fondateurs de familles qui, par les temps, décrochèrent le brevet de Batuzi. Le cas des "Abatsobe" est de ceux-là.

Ils furent inconsciemment les plus diligents artisans de la conquête Mutuzi. Ceux-ci vainquirent ou étouffèrent rapidement, grâce à leur aide, toute velléité de résistance ou d'émancipation dont firent parfois montre certains de leurs frères moins prompts à se laisser asservir soit qu'ils fussent mieux organisés et plus nombreux, soit qu'ils

fussent fatigués de la tutelle.

L'autorité de l'institution de la "clientèle" ira croissante comme le prouvent:

- 1° la puissance et la profondeur de ses influences sur les institutions sociales et familiales. L'esprit d'indépendance affiché par la clientèle vis-à-vis du pouvoir politique et réciproquement la large tolérance consentie par ce dernier sont symptomatiques. Elle constituera un état dans l'état.
- 2° la multiplicité de ses conventions et la richesse des principes qui la régissent témoignent de l'ancienneté de ses origines de même que le "serment" qui n'est pas celui consenti à une autorité politique mais bien au "shebuja" c.a.d. au "patron".
- 3° son crédit qui, par la suite, mènera certaines familles influentes à la domination sur les autres qui, ultérieurement, les élèveront à la royauté.

L'UMUNYAMBO: ou ABAYIRU du Karagwe.

Comme nous l'avons dit plus haut leur nom vient de "imbo" qui signifie Ouest et doit leur avoir été décerné par les Baganda. Ce sont les Bahutu du Karagwe. Quelle est l'origine du clan qui a essaimé au long de la KAGERA? D'après leurs notables, il serait venu du Nord, il y a un peu plus de 75 ans, pour échapper aux attaques répétées dont ils étaient l'objet. Sous la direction d'un patriarche nommé NYAMUSI (celui que Stanley devait rencontrer peu après dans l'île MUBARI et dont il sera l'hôte durant une nuit), descendant de NDUBA-fils de KARAMA, ils suivirent les rives de la KAGERA et y essaimèrent progressivement pour finir par atteindre dernièrement les chutes de RUSUMU. Les conditions particulières des rives de la rivière les incitèrent à modifier leurs modalités d'existence. Ils s'adonnèrent désormais d'avantage à la pêche et à la chasse. L'isolement et la stérilité de leur refuge les mirent à l'abri des convoitises et des incursions de leurs voisins. Tribu de gens simples et doux, ils sont courageux chasseurs et excellents pêcheurs malgré les armes et engins rudimentaires dont ils disposent. Ils craignent l'étranger mais celui-ci a tôt fait de les conquérir s'il fait preuve de douceur et de doigté. Ils sont serviables mais jaloux de leur indépendance. Possédant des foyers ou de la parenté sur les deux berges, ils passent indifféremment d'une à l'autre à la moindre alerte ou lorsqu'ils veulent se soustraire à des obligations. Ce sont donc des indigènes qui échappent au contrôle de la chefferie. Il faut cependant reconnaître qu'ils paient assez régulièrement leur impôt. Endogames, la pénurie de femmes les force à chercher épouse au Karagwe ou parmi les riverains de la cuvette des lacs. Ils ont une forte tendance à la polygamie. Ils parlent le langage du Karagwe, proche cousin du Runyarwanda, mais plus guttural. Leur habitation est du type courant au pays sauf dans certaines régions retirées où ils construisent des cônes en troncs d'arbres qu'ils chapautent de chaume. Les véritables Abanyambo ignorent le foyer sur trois pierres et font usage d'une petite tranchée sur les rebords de laquelle on dispose les récipients. Ils se nourrissent principalement de poisson, d'hippe (en temps de disette, ils en consomment même le cuir), de gibier (y compris le zèbre), de sorgho et de haricots. La pêche se pratique à l'aide de nasses et de lignes de fonds à hameçons grossiers. Cabotant dans des pirogues étroites et instables, ils n'hésitent pas à attaquer l'hippe en lui lançant des lances à flotteur (la hampe est engagée dans un étui en papyrus ou bois léger) du type employé par les riverains de l'Edouard et du Kivu.

Extrêmement superstitieux, ils craignent par-dessus-tout les maléfices-les sortilèges et la "jettatore". Aussi, les sorciers et marchands d'amulettes abondent-ils parmi eux. Le munyambo prise tout particulièrement des cornes de zèbre et il en est littéralement constellé. Ces armes elles-mêmes ne détiennent leur puissance et leur efficacité qu'en vertu de ces talismans. Croyant à la survivance des mânes familiaux, il leur élève des huttes minuscules (semblables à celles du Ruanda) "Indalo" à la mémoire de chacun d'eux. On y dépose des offrandes en nourriture et même des réductions d'engins de chasse ou de pêche lorsqu'on estime qu'ils pourraient en avoir besoin, car les défunts "vivent" dans leur "muzimu" et, ce qui est plus dangereux, ils reviennent hanter les leurs. Enfin, il croit à un Être Suprême qu'il appelle "KAZOBA" (de Izuba-Soleil d'où le GRAND SOLEIL ou KAZOBA) fils direct de RUHANGA (notre GINANGA du Ruanda) -le Créateur- et chargé par Celui-ci de

CHAPITRE II.

LES INSTITUTIONS POLITIQUES.

Le développement de la "clientèle" et la force de domination toujours croissante qu'elle engendrait menèrent insensiblement les Batuzi à la hiérarchisation du pouvoir et la centralisation finale. La stabilisation entraîna la concentration des familles fixées par les facilités de cette terre. Les plus faibles acceptèrent la tutelle des plus fortes, tout en se réservant certaines prérogatives. Elles concentreront le pouvoir entre les mains d'un chef, c'est la naissance de la royauté à régime féodal. C'est aux "Abanyiginya" que reviendra l'honneur d'accepter le tambour. Tentons d'arracher au fouillis de la Tradition les quelques vérités qu'elle doit nécessairement contenir.

KIGWA, dit-elle, apparut au MUBARI c'est à dire dans la région N.E. du Ruanda actuel. Sous ses dix successeurs, qui sont tous légendaires, l'on se contenta de régir les parents et leurs clientèles respectives. Pour le moment, il n'est pas encore question de royauté mais tout simplement d'autorité patriarcale.

Qui était ce KIGWA? Les recherches menées depuis plusieurs années nous permettent de jeter quelque lumière sur le fondateur fabuleux des "Abanyiginya". La similitude des noms, l'analogie des "totems" et des "tabous" du Ruanda avec ceux des divers habitants des régions du Nord, de l'Est et du Sud sont autant de jalons précieux pour suivre les tribulations de notre héros et de ses ancêtres avant sa fixation au Ruanda.

Fixons d'abord le terme "UMUNYIGINYA", ce n'est pas un nom de clan mais simplement un terme pris à l'UNYORO et dont on se sert dans ce pays pour désigner les "princes de sang" (OMONYIGINYA en kinyoro) comme on emploie le terme "Abaganwa" à l'Urundi.

Pour autant que le comput des diverses dynasties, qui règnent encore actuellement dans les régions des hauts plateaux, nous permette de le fixer, il semblerait que de puissantes migrations de BATUZI-BAHIMA se produisirent vers la fin du XVII^{ème} siècle pour gagner les terres nouvelles du SUD. Elles se déplaçaient sous la conduite d'un chef de bande, RUHINDA (fondateur de la puissante famille princière des Abahinda) du totem du "Nkendo" (singe vert commun) se disant lui-même descendant du fameux "muchwezi" WAMALA et d'une concubine nommée NEUNAKI. Ce conquérant et ses hordes familiales quittent le BWERA (entre l'Ankole et le lac Victoria-Nyanza) et envahissent successivement l'USINJA et le KIZIBA où ils fondent de petits royaumes "Nkende". A la hauteur de l'Ankole, la branche la plus importante du clan, les "Abashambo" (de leur fondateur KASAMBO) oblique en direction Ouest-Sud et fonde le royaume "Umushambo" du Nkole et du Mpororo et même du Ndorwa. Totem-interdictions: la hutte brûlée (d'où vraisemblablement la cérémonie purificatrice faite au Ruanda après un incendie). Nous voilà bien près de "notre KIGWA". Celui-ci est sans doute un descendant de la dynastie régnant au MPORORO, voisin de son point d'"atterrissage", le MUBARI. La tradition légendaire, créée après coup, le veut tombé du ciel; la tradition historique nous le montre obligé d'abandonner les siens par suite de la disgrâce de sa mère répudiée. Il s'en va vers le Sud à la conquête de terres et de gloires nouvelles. Au tabou de la hutte brûlée, il substituera graduellement celui de l'"IFUTI" (tout être naissant les membres inférieurs à l'avant) - de l'Impwi (petit animal n'existant plus ou peu au Ruanda) - l'Ingange-le faux pique boeuf (symbole de royauté car cet oiseau est reconnu comme roi de la gent ailée). Autant d'interdictions totémiques glanées par l'absorption de familles parallèles plus faibles.

Patiemment pendant dix successeurs, les hautains "Abanyiginya" les rallieront à leur maigre tambour car ils ont momentanément perdu contact avec une branche parente qui, pour obéir aux règles de l'exogamie, a gagné l'autre côté de la rivière mais qui, par la suite s'étant souvenue de ses droits, reviendra exiger sa part du gâteau. C'est le clan de la "grenouille" ou "crapaud" - les "ABEGA". Une saine combinaison sauvera les prérogatives des deux familles.

Le successeur choisi sera toujours en bas-âge ce qui assurera un fructueux interrègne aux "ABEGA" qui assumeront la régence vu qu'ils ont l'exclusivité de la fourniture des reines-mères.

KIGWA n'est vraisemblablement qu'un sobriquet, il signifie: "tombé à terre". Nous verrons, par la suite, comment il est né.

Le besoin de terres et de pâturages et peut-être la soif de conquêtes (car l'appétit des familles s'est accru en fonction de leur puissance) incitent nos "Abanyiginya" à déplacer leur centre de gravité. C'est ici qu'apparaît GIHANGA (de Guhanga comme dit précédemment). Ce nom est loin d'être une indication car c'est, hélas, le pseudonyme courant qu'on décerne dans toutes les dynasties hamites pour qualifier un fondateur. Il voile une réalité historique qui devait porter un autre nom et n'a d'intérêt que parce qu'il trahit une identité de méthode dans l'attribution du patronyme. En effet, nous retrouvons la même qualification à l'UNYORO et au NKOLE où il désigne le fondateur initial de la "gens" soit comme RUHANGA, soit comme HANGI; au KARAGWE, il est père du héros divinisé, KAZOBA, que nous avons vu Providence des "Abanyambo"; à l'URUNDI, c'est KIGANGA, père de KANYABURUNDI et où il remonte au ciel comme dans l'UNYORO et le NKOLE du reste. Alors qu'au RUANDA, où sa qualité divine est moins accusée, il meurt paisiblement au BUBERUKA. Il est omniprésent malgré que la liste des diverses dynasties nous révèle des écarts chronologiques variant entre huit et quinze générations. Il faut bien s'arrêter, faute d'autre précision, à la conclusion faite plus haut. Son règne marquera l'aube de l'unification et de la centralisation du pouvoir, c'est la stade embryonnaire. GIHANGA quitte le cercle trop étroit du MUBARI et marche direction O.N. d'abord puis appuie au S. pour revenir ensuite au BUGANZA et passer dans la terre qui prendra son nom l'IBUHANGA. Les "Abachyurabgonge" finissent par le faire mourir à la colline KUKABUYE au Buberuka?

Le merveilleux populaire va s'appesantir à plaisir sur ses faits et gestes et il verra en lui le géniteur de toutes les dynasties voisines: KANYARWANDA -KANYABURUNDI -KANYABUNGU-KANYANDORWA -GASHUBI (fondateur de l'USHUBI) -MUGONDO (fondateur du BUGESERA) et, opinion discutée et que l'histoire controuvera, de KANYAKISSAKA. A cette abondante descendance il est sensé avoir abandonné la gestion des terres qu'il avait hâtivement parcourues? Un fait est acquis, la royauté est née. Elle apparaîtra comme la synthèse vivante de toutes les énergies, de toutes les capacités et de tous les droits qui gisaient à l'état latent et diffus dans les familles. Le roi assimilera en lui force-religion et propriété. L'obscur aurore d'un chef heureux ne lui suffit plus, son peuple lui-même exige pour lui des sources plus sublimes. C'est la naissance d'une théogonie: KIGWA sera le descendant direct d'IMANA et le symbolique NKULA (la Foudre) son père putatif! L'indiscrétion de l'Eve GASANI va le précipiter en ce bas-monde en compagnie de sa sœur NYAMPUNDU et de MUTUZI. Le héros divinisé est créé et son origine supra-terrestre s'accréditera avec d'autant plus de vigueur qu'elle est un fruit spontané des vieilles légendes obscures des débuts de l'humanité et dont ces pasteurs se transmettaient encore précieusement les dernières bribes! L'homme-dieu sera la source et le maître de tout, le manant n'a qu'à s'en souvenir! C'est, sous ce règne, enjolivé à souhait, que se place la délicieuse légende de l'apparition de la première vache? Cette historiette, faisons-nous de l'ajouter, fait plus honneur à l'imagination de nos braves Banyarwanda qu'à leur esprit de logique car ceux qui vous la narrent, oublient que lorsqu'ils vous ont conté la "chute" de KIGWA ils n'ont pas omis de vous dire qu'il était déjà nanti de bêtes à cornes? Nous retrouvons d'ailleurs la même légende à l'URUNDI avec les mêmes héros mais, si on compare leur chronologie, ils devaient être de la trempe du Père Adam car ils vivaient encore plus de neuf générations après l'époque citée au Ruanda. Qu'en conclure? Que vraisemblablement il s'agit du récit d'un coup-de-main heureux exécuté contre un clan riche en bétail et qui renforça le cheptel écorné des "Abanyiginya". Leurs descendants, pénétrant dans l'Urundi, en importèrent le souvenir et déclarèrent leur fondateur contemporain et acteur de l'action.

A GIHANGA va succéder un autre pseudonyme, KANYARWANDA, le nom est à nouveau sans valeur car, comme nous le voyons plus haut, tous ses voisins en porteront d'identiques, tirés des appellations données aux régions qu'ils gouvernent. A l'obscur tambour de KIGWA: Nyonga, GIHANGA a substitué l'orgueilleux "KYIMUMUGIZI" c'est à dire qui fait la royauté qui peut tout!

De KANYARWANDA à RUGANZU NDORI, autre guerrier redoutable, c'est à dire sous le règne de quatorze successeurs au "tambour", les bases encore frêles de la jeune royauté oscilleront souvent sous l'assaut de multiples tourmentes. A l'intérieur, elle aura à faire, sans trêve, face aux intrigues, aux rivalités et aux compétitions qui quotidiennement l'assaillent;

il faudra fréquemment combattre et étouffer la sédition qui, tel un feu sous la cendre, couve latente et n'attend qu'une occasion pour s'embraser. A l'extérieur, la tension n'en est pas moins intense. Il faut sans cesse guerroyer pour maintenir l'intégrité de frontières bien précises car la plupart des expéditions entreprises pour les étendre n'ont été souvent que d'éphémères "razzias" plutôt que de véritables conquêtes.

C'est durant cette période que nous entendrons parler pour la première fois du KISSAKA dans la chronique royale du Ruanda. Il ne s'agira pas encore de combats mais d'une simple rivalité. RUGANZU Ier BWIMBA, dont la sœur a épousé un "Nkende" doit, selon l'oracle des devins royaux, donner le jour à un héritier qui "mangera le tambour" des Banyiginya. BWIMBA, obéissant aux ordres des "aruspices", ira volontairement s'offrir en holocauste pour sauver les destinées de la dynastie. Apprenant son sacrifice, sa sœur se suicide, tuant avec elle le germe néfaste!

Sous les deux règnes suivants, le pays va courir le plus terrible des dangers et connaître de rudes épreuves. C'est l'invasion des "Banyoros", véritables vandales qui, aux dires des chroniqueurs, détruisirent les hommes, les récoltes, les arbres et même les herbes. On dit qu'ils mangèrent toutes les choses jusqu'aux arbres verts et les arbres "secs" de même que les herbes vertes et les sèches? Incorrigibles pillards, les Banyoros avaient poussé bien loin au Sud leurs raids qui en faisaient la terreur des pasteurs auxquels ils avaient succédé dans l'Unyoro après que cette région eut été brutalement et mystérieusement abandonnée par leurs ancêtres. La chronique reconnaît que tous les efforts déployés par "Banyiginya" pour les déloger du pays furent vains. Ils ne se retirèrent qu'après avoir épuisé toutes les ressources locales et sous la pression d'une terrible famine. Les vains temporaires en profitèrent pour tailler en pièces les traîtres. L'imagination populaire imputa naturellement cette victoire aux sortilèges d'un sorcier fameux MACHIRA (le même dont on parlera ensuite dans la légende de l'Urundi et qui enfanta RUNYOTA dont on attend le retour qui doit marquer l'aube des temps nouveaux).

Les deux règnes suivants sont sans événements saillants à part la soumission d'un vague chef de clan du pays de Gatsibu. Au troisième surgit un héros national que ses exploits vont mettre sur un pied d'égalité avec les KIGWA et les GIHANGA, c'est RUGANZU NDOLI. Comme pour ses illustres prédécesseurs, le merveilleux légendaire brodera à plaisir et il n'est merveille qui ne soit attribuée à RUGANZU.

Momentanément éliminé du "tambour" par un rival puissant, RUGANZU traqué doit fuir et ne dut son salut qu'aux prodiges de ruse et de courage déployés par deux fidèles: un mutwa et un cynocéphale. Le récit des aventures aussi abracadabrantes que mouvementées de nos trois héros est digne du genre épique et constitue une des parties les plus intéressantes de l'histoire légendaire du pays. La stérilité s'étant abattue sur le Ruanda (les êtres n'enfantaient plus), RUGANZU revint, à la demande générale, reprendre le sceptre. Dès son retour son intrépidité et son audace devinrent proverbiales. Nous devons cependant reconnaître que les méthodes dont faisait communément usage ce conquérant tenaient plutôt de celles du condottiere que du preux! Les artifices y tenant une place plus grande que le courage.

RUGANZU va étendre sérieusement les frontières du jeune et chétif royaume. Il les pousse au Sud jusqu'au BWANAMUKALI tandis qu'à l'Ouest, il s'aventure dans le BUGOYE et BGISHAZA. Puis, il se retourne vers le MUNYAMBIRIRI alors aux mains d'un clan autochtone important sous l'autorité d'un chef du nom de GISURERE. Celui-ci fut tué à coups de houe par RUGANZU qui s'était, la légende l'assure, travesti en laboureur. Ceci nous éclaire sur les procédés auxquels étaient forcés d'avoir recours les Batuzi pour triompher de leurs rivaux. C'est la ruse, l'"Ubenge", qui triomphe du nombre. Sous les successeurs de RUGANZU, il en sera beaucoup moins question et c'est la force qui triomphera d'avantage. Indice d'une évolution de la puissance et de l'influence régaliennes.

Il importait de transmettre aux générations futures la mémoire d'un règne aussi fertile en prouesses que riche en conquêtes. Aussi, voyons-nous échoire le tambour "KALINGA" appelé à une renommée glorieuse. "KALINGA ibuze, nta Mwami!" dit l'adage du pays: "KALINGA manquant, pas de Roi!" La commémoration par un aussi important "monument" des faits et gestes de RUGANZU nous invite à croire que ce monarque donna une vigoureuse et considérable impulsion au prestige royal. Les frontières de la jeune nation ont été non seulement stabilisées mais également étendues. La renommée insigne des "Banyiginya" n'est plus con-

finie dans les bornes étroites où ils exercent leur autorité, elle a franchi les limites de leurs terres pour s'étendre au loin parmi les nations qui les entourent. En voyant s'épanouir l'autorité souveraine, on aimerait à être renseigné sur la condition des hommes vis à vis de leur suzerain. Malheureusement la Tradition n'est guère loquace sur ce point. L'autorité royale revêtait toujours pour les Banyarwanda l'apparence d'un dogme révélé par IMANA (allusion à la légende de la distribution de l'Intelligence aux humains) et il n'appartenait pas au commun des mortels d'en solliciter le pourquoi? "Umukimo w'ibwami wicha ntawakaze!" "Le travail à la cour, tue celui qui ne l'a pas accompli!" Avertissement salutaire pour celui qui serait enclin à l'oublier.

Les annalistes se contentent de nous dire que, sous KIGWA et ses successeurs, les membres de la famille et leur clientèle leur payaient régulièrement tribut. En quoi consistait ces "servitudes"? Vraisemblablement en une sorte de dîme peu lourde prélevée sur les produits de l'élevage de vagues cultures et de quelques métiers? Elle évoluera par la suite suivant l'importance et la caractéristique des ressources locales. Une évaluation sommaire établira l'assiette de l'impôt et des corvées dûs au roi. C'est l'apparition de l'IKORO. Le Mwami s'était d'ailleurs taillé des "domaines" parmi les morceaux de choix tout en réservant naturellement ses droits sur tout le reste. Ce reste, il en confèrera la jouissance, l'usufruit à des parents, des familiers, des partisans. Ce seront les chefs de province (Wawale 'ntebe- litt; chefs de siège) et de collines. En cas de conquête, il entérinera parfois les pouvoirs des chefs autochtones qu'il maintiendra mais le cas n'est guère fréquent car le roi "mange" la terre de ses adversaires quitte à la leur rendre par la suite (ex: le Kissako et les Bagesera). Les "wawale" eux-mêmes morcelleront leurs fiefs pour satisfaire soit aux sempiternelles requêtes de leurs satellites, soit à la capricieuse générosité de leur seigneur et maître. Ces attributions donnent naissance aux détenteurs d'"Ibikingi" et d'"Ingobyé".

A n'importe quel échelon de la hiérarchie qu'il appartienne, le bénéficiaire d'un pouvoir politique quelconque n'y verra qu'un moyen de s'enrichir rapidement et de mener une vie facile. Abus et exactions y seront de règle car comme le proclame malicieusement le proverbe "Urya urugo rwa umdi ntawara inzoka!" -Avaler les biens d'un autre ne donne pas la colique! Leur contrôle s'avèrera graduellement de plus en plus rigoureux, de plus en plus exigeant sous prétexte que sol, têtes et hommes sont propriété royale. Ils ne se contenteront plus; comme au bon vieux temps des chefs de clan, d'une quote-part des produits de la terre, l'IBIHUNIKWA, ils y ajouteront l'obligation aux "corvées" -l'Ubuletwa qui marquera du sceau avilissant du servage ceux qui y seront astreints. Celles-ci ne feront que croître et embellir et le serf devra consacrer deux jours de labour sur cinq au maître. Afin de s'affranchir de cette condition servile naquit une institution qui offre de curieuses analogies avec celles des "leudes" germaniques, c'est le "NGABO". Ceux qui en faisaient partie se libéraient de la corvée c'est à dire se soustrayaient à l'emprise du chef de l'UBUTAKA (impôt foncier) et se mettaient en même temps sous la protection d'un patron influent. En retour, ils lui acquittaient une redevance en nature (produits de cultures, bière ou objets manufacturés) et lui consentaient un "bouclier" c'est à dire un homme en armes par famille lorsqu'il y faisait appel. Nombreux furent ceux qui s'y enrolèrent: artisans et spécialistes, appelés par les exigences de leur profession; Batuzi de condition modeste qui bien qu'échappant, de par leur statut social, au servage, cherchaient un défenseur qui les mit à l'abri des prétentions souvent exorbitantes du chef politique. Si ce dernier cumulait les deux fonctions, c'était une raison de plus pour se compter au nombre de ses "fidèles". Les cohortes que ces groupements constituaient prirent pour chacune d'entre elles un nom de ralliement -titre le plus souvent prétentieux et qui exaltait soit leur bravoure soit une qualité particulière: Ex: Les "Abarasa" du verbe Kurasa -tirer à l'arc d'où les tisseurs à l'arc; les "Abahirika" du verbe Kahirika = faire tomber, d'où ceux qui font tomber etc.... etc....

En résumé, faire partie du "NGABO" c'est s'élever au dessus de la condition de serf, c'est acquérir la nature de "vir", d'homme libre. Ceci pourrait vraisemblablement expliquer les raisons de cette institution confuse et éparse dont les aspects militaires nous égareraient et dont la nécessité ne se justifiait guère dans un pays qui connaissait le principe de la "nation armée". D'autre part, elle constituait un danger pour la royauté de par la puissance et les bénéfices qui en découlaient aussi, les rois avaient soin d'en changer assez fréquemment les chefs. Lorsqu'une formation risquait, de par sa vieillesse, de

disparaître, son bénéficiaire se hâtait de la rajeunir en lui insufflant un sang nouveau et en changeant le nom: Ex: les "Abarasa" ont succédé aux "Impansi" devenus caducs. Au fur et à mesure que l'influence des pouvoirs politiques ira croissante, ses représentants s'arrogeront des prérogatives nées de l'arbitraire et du despotisme et souvent tirées des exemples fournis par les obligations contractuelles de la clientèle. Tels sont l'Indabukinono - l'Impongano - le Gusekera - l'Usuganura - l'Uwayi - l'Inyambike - l'Urungwe (facultatif) l'Ituro et l'Ingurano.....etc.....etc.....

La fantaisie et le despotisme du prince seront eux-mêmes de quotidiens et encourageants appels aux exactions et aux abus. Entretemps, la clientèle a vu fleurir un riche ensemble d'obligations: l'INKUBE - l'Inka z'Imbyukuruke - l'Iziman - l'Imponoke - l'Uurunde - l'Indemano...etc...etc....

Invoquant le droit de la force, le maître a ajouté aux contributions initiales les redevances personnelles et les services arbitraires. Les Batuzi eux-mêmes n'y échappaient pas. La soif des prébendes fait mettre l'embargo sur les pâturages, source nouvelle de bénéfices, c'est l'UMUKENKE.

Dans ce maquis, l'humour royal se donne libre cours taillant et retaillant sans cesse afin ~~de~~ d'appliquer la formule: Diviser pour régner!

.....

Les quatre premiers successeurs de RUGANZU vont s'attacher à consolider et étendre les frontières du royaume. Successivement le Nyaruguru - le Busanza - le Bufundu - le Bugenzi seront "mangés" par les Banyiginya. La marche des conquêtes va les amener à croiser le fer avec leurs vieux cousins du Sud, les Barundis. Si on en croit le récit des "Abachyurabenge" ces échanges de vues ne tourneront jamais à l'avantage de ces derniers et leur roi NTALE essuya plus d'une défaite. Malgré ces revers successifs et sous deux règnes, jamais l'URUNDI ne fut conquis. Nous devons en déduire qu'il s'agit de simples escarmouches de frontière et non de véritables combats.

Sous le cinquième successeur débiteront les prises de contact avec les détenteurs du KISSAKA. Sous l'aiguillon de besoins nouveaux, les vieux totems de l'Inyange et du Nkonde vont oublier leur lointaine parenté originelle et s'affronter en un duel sans merci. Suivant les Banyarunda, leur souverain d'alors CHYLIMA LUJUGIRA aurait temporairement résidé au KISSAKA pour obéir à un vœu des "Aburu" et aurait ainsi connu ce pays? Suivant les Banyakissaka, ce désir de conquête aurait des sources plus élevées: "Un jour qu'il avait plu et que l'horizon était d'une luminosité remarquable, CHYLIMA, ayant gravi le sommet de la colline KIGALI, contempla les merveilles d'un panorama étendu. Tournant ses regards vers les cimes de GASANZE (en dessous de NDUBA -direction de l'Est) il perçut de minces colonnes de fumée provenant des feux allumés pour le bétail -signe indubitable de richesses du cheptel. Il interrogea ceux qui l'entouraient. Ils lui répondirent que c'était les terres et les vaches des Banyakissaka de KIMENYE! CHYLIMA en arrêta immédiatement la conquête. Son fils SHARANGABO reçut pour mission de mener cette campagne

-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-

CHAPITRE III.LE ROYAUME du KISSAKA.

Nous avons abandonné le chef des hordes du "NKENDE" au moment où celles-ci fondent les petits royaumes de l'USINJA et du KIZIBA et qu'une de leurs ramifications, les "Abashambo", oblique en direction OUEST-SUD pour donner naissance aux fondations de l'ANKOLE-MPORORO-NDORWA et ensuite RUANDA. Voyons ce qu'il advient de la couche mère. Les descendants de RUHINDA s'aventurent aussitôt vers le Sud, marchant parallèlement à leurs cousins, les Abashambo, et s'établissent dans le KARAGWE où ils érigent à leur tour un puissant royaume dont le fondateur sera un RUHINDA (pas le premier) allié par sa mère, une "umushambo" à la dynastie du Ruanda issue, comme nous l'avons dit plus haut, de cette même famille et dont le fondateur présumé serait KAHAYA, fils de ISHEBUGABO et de KITAMI (le muzimu de cette dernière donnera naissance au culte des Nyabingi) comme l'indique un serment encore fort en honneur chez le roi: "Ichâ KAHAYA umushambo w'Indorwa !" Que je tue KAHAYA, umushambo du Ndorwa!

Aux environs des règnes de SAKEMBE ou de NSORO SAMUKONDO, une nommée NYIRAKAKENDE, se disant fille de RUHINDA, traverse la KAGERA à la hauteur des collines RUBAYA et KYMPARAGI (Migongo-Sud) pour pénétrer au KISSAKA. De relations avec un inconnu, elle aurait donné le jour à un fils qui reçut le nom de KAGESERA et qui était appelé à devenir le fondateur de la dynastie qui devait régner sur le KISSAKA sous le nom d'Abagesera -totem du Nkende. Nous savons fort peu du premier règne. La tradition spécifie cependant que vu les caractéristiques inhospitalières des régions où apparut NYIRAKAKENDE, celle-ci se hâta de gagner les régions situées plus à l'Ouest. Le pays était occupé par des autochtones -Abazigaba naturellement. KAGESERA put affermir son autorité et régna sur le MIGONGO- le GIHUNYA et le MIRENGE; Son fils, KAVUNA KABICHATSE (de Kuchaka -désirer), semble avoir eu un règne paisible et avoir porté toute son activité vers le développement de l'industrie métallurgique (comme les premiers souverains du Ruanda d'ailleurs). KIMENYE RUHASHA, son fils, lui succéda. Ce fut un guerrier fameux qui conquiert tout à tour le BUGANZA jusqu'aux environs de KIZIGURU et qui était aux mains des BAHIMA; le BWANACHYAMEGE alors sous la suzeraineté du vague roitelet du BUGESERA, un NSORO, (de la famille des Abashambo, sous-branche de celle du Ruanda) de même qu'une partie du RUKARGYI. Sous les quatre règnes suivants, le royaume du KISSAKA connaîtra une ère de paix et de prospérité. A KIMENYE RUHASHA ont successivement succédé au tambour: MUTUMINKA -NTAHO -KWEZI kw'Irusagwe (de la colline Rusagwe) et RULEGEYA. Les Batuzi se sont confinés dans les terres riches en pâturages du BUGANZA et ont abandonné les brousses du Sud et de l'Est aux incultes Bahutu.

A RULEGEYA succède BAZIMYA SHUMBUSHU. Le tambour va courir de sérieux dangers! Des brousses de l'Est vient de surgir un sanguinaire chef de clan "Umuzigaba" nommé NYABAYOMBI, véritable monstre de férocité et de perversion. La légende ne conte-t-elle pas que, pour se distraire, il fendait le crâne des jeunes enfants sur une pierre; faisait danser ses hommes sur des pierres chauffées à blanc ou ordonnait de pourfendre le ventre des femmes enceintes afin de se rendre compte de ce qu'il contenait? BAZIMYA l'attaque et est vaincu! NYABAYOMBI s'empare de REMERA-GAHORORO et s'avance même jusqu'à MURWA. BAZIMYA fait appel à son beau-frère, le roi du Ruanda, Chyilima LUDJUGIRA qui a épousé sa sœur RWESERO. Celui-ci lui envoie des renforts et NYABAYOMBI est occis à la colline REMERA au moment où il rentrait tranquillement d'une tournée synagétique.

BAZIMYA est donc contemporain du CHYILIMA LUDJUGIRA que nous avons abandonné contemplant les beautés du panorama des régions de l'Est. A BAZIMYA succède peu après son fils, KIMENYE IKIMENYE. Son règne marquera l'aube des luttes et des revers successifs qui en moins de quatre générations mèneront la dynastie au tombeau. Déjà sous son tambour la royauté tombera en quenouille, déchirée par l'âpreté des rivalités qui diviseront ses fils. Les hommes de KIMENYE sont attaqués par ceux de CHYILIMA LUDJUGIRA sous la conduite du chef d'expédition SHARANGABO à la colline KARAMEA dans le Bwanachyambo. KIMENYE est vaincu et doit reporter la frontière de ses états à NFUNGA (près de MUSA) perdant ainsi la province indigène du BWANACHYAMEGE. Peu après, il est à nouveau attaqué et ses états seront amputés de tout le BUGANZA et de la partie du RUKARGYI. KIMENYE est refoulé jusqu'à REMERA tandis que le chef d'expédition SHARANGABO installe une "marche" à MUNYAGA, d'où

il surveillera et menacera constamment l'adversaire. La frontière Nord du Kissaka s'étend comme suit: elle part de la pointe N.E. du lac MUGESERA pour aboutir à la brousse du MURWEYA en passant par KIRWA-GASETSA-RUNDU-RUBIRA-CHYNZOVU-KABARONDO-RUSERA et RUGWAGWA. Région à l'époque hantée par les éléphants et les grands félins. CHYILIMA LUDJUGIRA meurt et son fils NDABARASA lui succède au tambour du Ruanda, il s'ensuit une trêve entre KIMENYE et le nouvel élu, les "Banyiginya" ont d'ailleurs ce qu'ils désirent: le BUGANZA, terri riche en pâturages et en eau et ils ne soucient guère pour l'heure de s'aventurer vers les terres hostiles du Sud.

Un revirement complet s'est opéré et NDABARASA va jusqu'à confier à KIMENYE la garde de tout le bétail qu'il possède en frontière et qui est tributaire de l'abreuvoir du fond de NYABISHUNZI (Sovu) tandis que lui-même dirige une expédition vers le NDORWA. L'occasion est trop belle pour la laisser passer! Banyakissaka se ruent à l'improviste sur leurs naïfs alliés du moment et emportent tout le bétail dans l'intérieur du royaume. A cette nouvelle NDABARASA dépêche aussitôt un ngabo du Buliza commandé par KALISA pour reprendre les bêtes enlevées et donner une sérieuse leçon aux impudents. KALISA est lamentablement taillé en pièces et forcé à une honteuse retraite, SHARANGABO était mort, son fils RUSAMBA lui avait succédé à MUNYAGA. Il prend la tête d'une nouvelle expédition. Victorieux, il récupère non seulement tout le bétail ravi mais traque sans merci KIMENYE, qui n'a dû son salut qu'en cherchant refuge au désert du MURWEYA. Fatigué de cet exil où il est malgré lui soumis à un régime d'anachorète, KIMENYE, se réclamant de sa parenté avec NDABARASA, hôte un émissaire auprès de ce dernier avec le savoureux message suivant: "Les 'nkande' (singe vert commun et qui est le totem des Abagesera) me pissent (sic!) sur la tête et ton neveu me traque comme un lièvre de brousse, laisse-moi! NDABARASA accorde le pardon à ton oncle maternel et donne ordre à RUSAMBA de se retirer vers MUNYAGA. Celui-ci n'obtempère pas et maintient le siège de la région investie. NDABARASA, furieux, s'empare de l'oncle maternel de RUSAMBA, l'fortuné KALISA et menace de le livrer au tortionnaire si RUSAMBA n'obtempère pas immédiatement à ses ordres. Ce dernier s'y résoud enfin et évacue le KISSAKA, qui va connaître une ère de paix avec l'extérieur. Hélas, à l'intérieur, il va être aussitôt livré aux horreurs d'une guerre civile qui aura pour conséquence de lui faire perdre son autonomie.

KIMENYE avait jadis désigné comme successeur éventuel au tambour son fils KIRENGA dit "ZIGAMA" malheureusement celui-ci était mort d'épuisement au cours de la campagne du BUGANZA lors de la poursuite faite par SHARANGABO. KIRENGA, lui-même, avait renié ses enfants d'où aucun successeur n'avait été désigné parmi ceux-ci. D'autre part, KIMENYE, accablé par le grand âge, avait perdu toute autorité et se trouvait balotté au gré des intrigues de cour que suscitait la rivalité féroce de ses enfants. Il avait, sous la pression d'une favorite nommée NYABAREGA, désigné un nouveau successeur, nommé RWANDJARA. Ce choix n'eut pas don de plaire à l'intéressée car elle soupçonnait l'épouse de l'élu d'être au mieux avec le sénile KIMENYE. Elle fomenta un complot pour empoisonner RWANDJARA, grâce à un contre-poison énergique celui-ci survécut mais en perdit la parole et l'ouïe. KIMENYE maudit NYABAREGA et tout son clan, qui dut chercher refuge à l'étranger. Offensés, les fils issus de NYABAREGA jurèrent de se venger de leur père et de reconquérir, à la première occasion favorable, le tambour. Abusant de l'affaiblissement du vieux monarque, ils le séquestrèrent littéralement et l'abandonnèrent dans un complet dénuement afin de hâter sa fin. KIMENYE, selon la légende, serait parvenu à faire fuir à l'URUNDI, grâce à la complicité de deux fidèles, une femme nommée NYIRAMABWEWE et qui enceinte de ses œuvres donnera le jour au prétendant RUCYO qui s'affublera du sobriquet de ZIGAMA et tentera d'accréditer la fable de la survivance de KIRENGA. A cette occasion l'on conte au Kissaka une bien piquante anecdote: "Au cours de sa séquestration, KIMENYE, sentant sa fin prochaine, fit secrètement modeler à sa ressemblance un mannequin d'argile qu'il dépêcha en "typote" à NTALE alors souverain de l'URUNDI avec le message suivant: "Voici mon image, si tu vois plus tard un homme qui lui ressemble, c'est mon descendant. Qu'il vienne reprendre mes biens et aide-le à le faire!"

Avec KIMENYE-dernier pilier lézardé d'un édifice croulant- s'effondre la dynastie. Ce fut la curée, chacun des fils se croyant autorisé à se tailler un fief dans le royaume!

MUKERANGABO s'attribua le commandement du GIHUNYA - son frère KAKIRA s'adjuge le MIGONGO tandis que SEBAKARA s'installe en maître au MIRENGE. Un autre fils RUSUMBANTWARI profite de ce que le Sud est moins prisé pour amputer le GIHUNYA du BUTAMA et s'y établir en prétendant. Chacun se déclare indépendant mais reconnaît cependant MUKERANGABO comme chef de famille. C'est l'émiettement et l'anarchie règne en maîtresse dans le pays désarmé. Le tambour "RUKURURA" (du verbe Gu-kurura «traîner sous prétexte que la dynastie était issue d'une femme, NYIRAKAKENDE, qui portant ceinture la laisse «traîner» sur le sol.) passa aux mains de MUKERANGABO, il avait perdu toute sa puissance et ne sera plus désormais qu'un symbole sans valeur.

MUKERANGABO meurt et laisse la primauté de la famille à son fils, MUHANGU. Celui-ci réussit temporairement à susciter une fédération des provinces sous son autorité, plus nominale qu'effective. On lui reconnaît un certain crédit et sa famille lui consent de temps à autre un léger tribut en témoignage d'allégeance. Jamais il ne prit ou ne reçut le titre de roi. Le pays végète le désarroi et les perturbations. MUHANGU disparaît sans avoir pu réaliser une union solide et définitive. Son fils NTWAMWETE lui succède. La confusion du moment est propice aux troubles et aux luttes. A l'URUNDI, un obscur prétendant prépare lentement le rôle qu'il s'approprie à jouer se souvenant de l'ultime vœu émis par KIMENYE à l'article de la mort, c'est RUGEYO! Il se présente au roi de l'URUNDI comme fils de KIMENYE et candidat au tambour. Le roi en rit et lui conseille de se tenir coi car il sera immédiatement démasqué. Il n'a rien pour étayer ses prétentions pas même la moindre ressemblance physique avec celui dont il se prétend le descendant. Peu lui importe, répond-il, «celui qui me connaîtra sera abattu, qui m'ignorera, vivra!» Il se pare du pseudonyme de ZIGAMA pour accréditer la légende de la survie de KIRENGA. Comme il est borgne, il n'apparaîtra que le chef voilé d'une étoffe de ficus, ce qui ajoutera une auréole de mystère à cet être déjà si étrange.

Il pénètre au GIHUNYA - rallie des partisans (ce qui lui était aisé dans une terre aussi désorganisée) et étend son influence vers le MIRENGE et le MIGONGO. Il tue tous ceux qui avaient le mauvais ton de conter qu'ils avaient connu le véritable KIRENGA. Avec l'aide de ces quelques fidèles, il organise l'administration du pays après avoir rapidement supprimé les quelques fantomatiques chefs Abagesera ou Abazigaba qui prétendaient encore exercer quelque pouvoir. NTWAMWETE, dont l'influence s'avère d'une faiblesse remarquable, a subrepticement abandonné la place et prit hâtivement le chemin de l'exil. Il a gagné le BUGANZA où la protection du roi du Ruanda, YUHI GAHINDIRO, lui est acquise.

RUGEYO ne jouit pas longtemps de son triomphe. Son prestige avait d'ailleurs été quelque peu entamé par une révélation faite «in extremis» par un de ses suivants Barundi qui, mené au supplice sur l'ordre du maître auquel il avait déplu, lui cracha à la face son mépris en l'appelant fils de SAMANDARI, révélant ainsi l'obscur aurore de celui qui se disait ZIGAMA. Il mourut peu après d'une façon un peu énigmatique et il est à présumer que sa mort fut quelque peu provoquée. A cette nouvelle, NTWAMWETE se hâte de regagner sa patrie. Il reprend le GIHUNYA, son oncle MUSHONGORE se déclare maître du MIGONGO tandis que l'autre, nommé MUSHENYE s'adjuge le MIRENGE. NTWAMWETE conserve le titre de chef de famille. La concorde ne pouvait durer. Chaque province prétend asservir l'autre et il s'ensuit une succession d'escarmouches. Le vieux tambour finit par tomber aux mains de MUSHONGORE qui l'emporte à KYIMPARAGI, la colline d'où partit l'ancêtre pour la conquête du KISSAKA.

Les Banyaruanda, que des succès ininterrompus ont enhardis, après une rapide conquête du BUGESERA, tournent à nouveau les regards vers le S.E. sous le règne de MUTARA, LWOGERA. L'on décide une nouvelle incursion dans le vieux royaume de KIMENYE. Elle est confiée à l'"umugabo" NYIRAMAKUZA. Pour tromper l'ennemi, les préparatifs se font ostensiblement aux abords de MUNYAGA alors qu'en marches forcées, le gros des effectifs a gagné furtivement le Nord en longeant le MOHASI et tombe à l'improviste sur les troupes de NTWAMWETE, qui, surprises, lâchent pied. Leur chef lui-même s'enfuit à BIRENGA. Les Banyaruanda se retirent après avoir copieusement razié toute la région parcourue. Une bonne part du cheptel paie les frais de la guerre.

Cette campagne ouvre l'ère de la conquête définitive qui comportera trois phases. Alléchés par le riche butin ramené d'une expédition aussi aisée que fructueuse, les

Banyaruanda, dirigés cette fois par l'umugabe² GIHARAMAGARA, partent de MUNYAGA et en un raid rapide tondent le bétail de NTAMWETE, qui, pris de panique, a trouvé plus prudent de se terrer dans le bas-fond de MUSYA plutôt que de défendre son peuple et leurs biens. L'audace et l'aisance avec lesquelles l'ennemi mène ses écumes ont semé la terreur dans le pays et l'insécurité qui y règne engendre l'angoisse et le mécontentement. Le bas-peuple est fatigué et aspire ardemment à une autorité forte capable de rétablir l'ordre et la paix.

NTAMWETE, incapable de lutter pour reprendre son bétail, trouve plus aisé de s'en prendre à son oncle RUSHENYE qu'il dépouille de son bétail et des collines ZAZA-BARE-KAREMBA-KABIRIZI-KUKABUYE -ISHWA-KIBARE -GATARE et KIMUGA qu'il livre à ses "Abarasa". C'était se créer un ennemi irréductible qu'en se créant une place déjà profondément minée. RUSHENYE, qui n'a plus que sept collines désertes, gagne le BUGANZA pour y susciter des partisans. Ayant constitué une troupe assez importante, il s'attaque à NTAMWETE et est taillé en pièces par les "Abarasa" à NYARUHONE dans l'étroite vallée de NGARA. RUSHENYE et ses fuyards regagnent le BUGANZA. Averti de cet échec, LWOGERA, qui suit attentivement tout ce qui se passe au S.E., fait mander RUSHENYE. Ils concluent un accord et LWOGERA lui octroie un régiment, les "ABAKEMBA" sous les ordres de RWIHIMBA. Avertis des manœuvres de RUSHENYE, les "Abarasa" n'ont pas perdu leur temps. Ils ont construit un vaste camp retranché avec palissades en troncs d'arbre et y ont concentré la majeure partie de leur bétail. Cet endroit appelé MUKANIGO offre une merveilleuse défense naturelle car entouré de marécages.

Les Banyaruanda contournent par l'Ouest du MIRENGE et gagnent MUKANIGO qu'ils investissent. Le siège menace de s'éterniser tant les assiégés sont fortement abrités et ~~riant~~ tirent sans répit par les meurtrières sur tous ceux qui tentent de les approcher. Un raid nocturne permet la surprise d'un poste de garde et entraîne son massacre. Une brèche est ouverte, les Banyaruanda s'y ruent tandis qu'un assaut concerté achève de semer le désarroi dans le fortin. Les Banyakissaka s'égaillent et RWIHIMBA et son allié RUSHENYE s'emparent de tout le bétail.

Satisfait de sa vengeance, RUSHENYE intercede auprès de LWOGERA en faveur de son malheureux pays. Le souverain du Ruanda accède à son désir et dépêche NYANKIKO en parlementaire pour amorcer les négociations. Il arrive à MUNYAGA avec quelques hommes porteurs de bière et de tabac. On hèle les Banyakissaka qui consentent à déléguer trois chefs réputés avec pleins pouvoirs pour traiter, ce sont KABAKA -MAFUKO et MAZURU. Aux propositions qui sont faites KABAKA laisse simplement tomber ces mots: "Lorsqu'il n'y aura plus d'arbres dans le Kissaka pour me faire des flèches, j'irai faire la cour à LWOGERA!" A ce moment intervient SHUMBUSHU, arrivant de la cour avec le ravitaillement destiné aux Banyaruanda. Vexé des paroles du KABAKA, il dit aux députés Banyaruanda: "Le roi vous a envoyé pour balayer cette vermine et je vous trouve occupés à parlementer!" Cette intervention suffit à déclencher un nouveau combat qui durera deux jours sans résultat appréciable pour aucun des partis. Chacun se retire sur ses positions. NYANKIKO rentre en hâte chez LWOGERA pour solliciter des renforts et entreprendre une expédition définitive. Une armée est levée. Elle s'engage au MIRENGE, région déjà virtuellement conquise et alliée et se rue sur le BWIRIRI où NTAMWETE a caché le dernier bétail qui lui reste. Elle le capture et le ramène par les collines ZAZA-KABIRIZI et KIRWA. NTAMWETE, qui se rend compte de l'inutilité de la lutte; en profite pour gagner MURWA avec l'intention de chercher refuge à l'URUNDI. Chemin faisant, il rencontre un éléphant, prend peur et n'ose achever son projet. C'est l'agonie de la dynastie "Abagesera"! Démoralisé, il prépare sa reddition. A ce moment paraît MUSHONGOLE avec son "ngabo", les "Abarasa" se méprennent sur ses intentions qu'ils croient hostiles et, au lieu de l'accueillir en allié qu'il était, l'attaque vigoureusement et le mettent en déroute. Ils poursuivent les éléments dispersés jusqu'à KIREHE (Gihunya). Entretemps NTAMWETE a délégué ses trois fils, RUGARAMA -NYAMUBARI et MARARA pour traiter sa soumission à LWOGERA. Ils sont reçus à MUNYAGA. NTAMWETE avance dans cette direction à petites étapes avec sa maison et son bétail. Près de MUNYAGA, il les laisse et gagne avec quelques derniers dévoués le quartier général ennemi. Arrivés au camp des Banyaruanda, les vaincus sont l'objet des quolibets de la foule. Piqués au vif, ils ramassent de la bouse de vache et la lancent au

CHAPITRE IV.

L'ORGANISATION après la CONQUÊTE.

Les trois provinces conquises furent confiées comme suit:

le MIRENGE	et son ngabo "Abadahikwa"	à	GAOHINYA
le GIHUNYA	et son ngabo "Abaresa"	à	NYAMWESA
le MIGONGO	et son ngabo "Abahirika"	à	NKORONKO

RUSHENYE ne retirait donc aucun fruit de sa trahison car tous les gouverneurs de province avaient été choisis parmi les "Abanyiginya".

Les "Abagesera", une fois remis de leurs émotions, songèrent à récupérer si possible une partie de leurs anciens domaines. Aussi vit-on nombre d'entre eux risquer de timides démarches auprès du nouveau souverain avec l'appui de puissants "patrons" dont l'influence avait été achetée par force cadeaux. Flatté, le souverain voulut se montrer bon prince et restitua progressivement de nombreux commandements. Le KABAKA lui-même n'hésita pas à répondre à une convocation de la reine-mère et à accepter de reprendre la direction d'une partie du GIHUNYA. Il devait, hélas, périr misérablement peu après, sous le règne de LWABUGIRI, qui le fit proprement occire sous prétexte qu'il le gênait.

Les "Abagesera" n'eurent pas longtemps à se louer de la mansuétude royale! Les démarches effectuées à la cour par nombre d'entre eux avaient éveillé les convoitises de multiples courtisans toujours en quête de bénéfices nouveaux. La province conquise apparut à ces requins comme un champ fertile pour leurs exploits. Les "grands" y virent un moyen aisé de satisfaire à bon compte aux instances répétées et pressantes d'obscurs protégés et de se débarrasser des gêneurs, en leur obtenant une prébende dans cette terre lointaine. Profitant d'un précédent engendré par l'état anarchique qui avait longtemps prévalu au Kissaka et avait entraîné un morcellement intensif du pays, car, chacun en avait profité pour se déclarer maître chez lui, les "Abanyiginya" octroyèrent des "Amalombo", c'est à dire, un nombre X de "foyers" à leurs favoris. Ce système avait le très gros avantage de ne pas apparaître comme une spoliation brutale. Il amputait mais n'égorgeait pas. Le chef local, atteint par cette entaille, n'avait garde de regimber sachant combien il était imprudent de s'attaquer au nouveau venu, espion à la solde du pouvoir et qui n'avait qu'un désir: celui d'agrandir son fief au détriment de ses voisins. Nombre des nouveaux bénéficiaires répondaient directement du roi et leur outrecuidance ne connaissant pas de bornes. Lorsqu'on s'aperçut que la source tarissait, l'on se contenta de remorceler ce qui avait été accordé. L'indigène payait les frais de ces fantaisies, livré à la voracité de petits hobereaux d'autant plus exigeants qu'ils étaient besogneux. Lorsque notre Administration parut au Kissaka, elle y trouva des collines, comptant 400 M.A.V. à peine, livrées à la rapacité de 30 à 35 chefs. Les redevances "à titre personnel" s'y étaient multipliées à souhait suivant l'imagination ou l'avidité du maître. Il importait de mettre un terme à cette exploitation sans cependant heurter de front une organisation dont la base avait fait ses preuves. Un remaniement profond et habile de l'armature politique permit d'atteindre le but envisagé. Les entités politiques coutumières inférieures à 100 M.A.V. furent systématiquement supprimées, leurs détenteurs perdirent tous droits au commandement et aux prestations et corvées en décaillant mais gardaient à titre de compensation leur bétail et leur clientèle. Le muhutu put respirer car plus de trois cents parasites avaient disparu dans la tourmente. L'autorité coutumière fut ramenée en un cadre solide et bien homogène auquel un sang nouveau avait été insufflé. Constituée par des éléments choisis, nantis d'apanages qui les mettent à l'abri des tentations, elle fut apte à répondre efficacement aux efforts qu'on attendait d'elle dans la voie du progrès et de l'émancipation graduelle de la masse. Les corvées furent ramenées à 13 jours par an soit 10 jours pour le chef de colline et 3 jours pour le chef de province. Celles consenties au même furent converties en une redevance annuelle et uniforme de un franc par M.A.V. mettant ainsi fin aux déplacements lointains et prolongés qu'entraînait nécessairement la fourniture; la cour se trouvant ordinairement vers le NDUKA soit à près de 200 kilomètres du KISSAKA.

LE POINT DE VUE ECONOMIQUE

Sa situation excentrique l'éloignait des grandes lignes de communication, sa réputation d'ancienne terre hostile peuplée d'êtres dont l'indolence et la sottise étaient proverbiales, l'absence de ressources naturelles et la pénurie de débouchés furent autant de causes qui déterminèrent l'isolement du Kissaka et favorisèrent son engourdissement, entravant profondément son essor économique.

Touché cependant dès les débuts, et bien avant le Ruanda, par les timides coups de sonde de l'influence arabe, le Kissaka, prisonnier à l'Est de la ceinture naturelle qui l'encerclait, ne put créer un courant commercial fécond. "Arabe HAMED, installé au Karagwe (KAPOURO) sur les bords de la Kagera dès 1858, n'avait pu réussir, malgré tout son désir, à nouer des relations commerciales avec cette terre fabuleuse dominée par un cousin de ses ancêtres? En effet, ne racontait-on pas que le roi du Kissaka avait jadis possédé un grand sabre identique à celui qu'il portait et que ses descendants le vénéraient encore comme une relique précieuse? Mach'Allah, s'écrie-t-il en contant son dépit à Stanley, donner-moi une femme de ce pays et je consens à ne plus prendre épouse à Mascate! Cette terre regorge d'ivoire et si l'un de nous pouvait s'y aventurer, il reviendrait couvert de richesses. J'ai essayé de nouer des relations avec la reine du Ruanda (allusion à la reine-mère) et lui ai dépêché deux esclaves nantis de cadeaux. Un seul est revenu pour me dire qu'on avait empoisonné l'autre, après avoir accepté les cadeaux. La reine l'a renvoyé pour qu'il puisse me dire qu'un même sort m'était réservé si je me risquais à traverser la KAGERA!" Cette conversation nous éclaire sur la politique de superbe isolement qui était alors celle des petits royaumes hamites. "Les terres des Abanyiginya" jouissaient au loin d'une réputation d'hostilité redoutable. L'on disait, et à juste titre, que tout étranger y était impitoyablement massacré et torturé avec un raffinement de cruauté remarquable. Cette notoriété un peu spéciale ne pouvait qu'augmenter les obstacles qui se dressaient à cette époque sur la route des audacieux marchands. Intrigué par les échos des récits de certains aventureux revenus d'incursions hasardeuses vers l'Est et qui narraient avoir vu des hommes aux clairs visages, vêtus d'impureté solides et aux jolies teintes, LWABUGIRI décida de se procurer ces choses si belles. Le KISSAKA fut désigné pour cette mission et une caravane s'organisa pour gagner les abords tristement célèbres de la voie de l'UJJI. Quelques esclaves furent troqués pour quelques pans d'étoffes- quelques rasades de paroles et quelques bouteilles blanches. Conquis par tant de choses nouvelles, LWABUGIRI décida d'établir des caravanes fréquentes vers cette voie en recommandant toutefois à ceux qui la composaient de recommander aux fournisseurs de ne pas tenter de s'aventurer sur ses terres sinon qu'il y seraient immédiatement livrés au bourreau. D'où, fort de cet avertissement, aucun trafiquant ne tenta de s'avancer dans la zone interdite. Stanley lui-même, arrivé en mai 1873 aux frontières du KISSAKA et désireux de le traverser afin de gagner si possible la région des lacs supérieurs, dut renoncer à ce projet devant l'hostilité décidée de ceux qu'il appelle aimablement: "ces chiens hargneux!"

Les choses en étaient là lorsque surgit VON GOTZEN, à la hauteur de la colline RUSERA (Buganza) venant de la KAGERA. Certains Batuzi partis pleins d'entrain et de morgue pour narguer celui qu'on appelait l'oreille rouge (terme de mépris donné par une vieille femme du Kissaka qui avait vu Stanley à l'île UUBARI où elle était allée chercher un veau) tombèrent de peur en voyant surgir l'explorateur allemand et son escorte. Cette émotion eut pour conséquence d'assagir nos hommes et elle leur apprit à faire montre de moins de présomption et de suffisance. Ceci nous explique partiellement pourquoi la terre fermée du Ruanda put être progressivement pénétrée quasi pacifiquement à l'encontre de ce que nous le faisait prévoir sa mauvaise réputation. Contre les fusils, la force s'avérait inutile, il restait à employer l'arme invisible mais aussi profitable: la ruse.

Aux environs de 1901, le Kissaka devint, faute d'autres voies plus commodes, le jalon naturel de pénétration au Ruanda par l'Est. Les missionnaires, nouvellement entrés en avant garde par l'Ouest, y installèrent une base de ravitaillement pour leurs confrères amenés en renfort par la voie de TABORA ou de BUKOBA. L'ouverture de relations régulières amena la pénétration de nombre de petits trafiquants venus du BUBUFI et de l'UHA. L'auto-

rité Allemande s'occupa relativement peu de la région, elle se contenta de quelques voyages de reconnaissance en vue du projet de chemin de fer envisagé pour relier TABORA aux chutes de RUSUMU dont on comptait exploiter la force hydraulique. Cette voie ferrée, prolongée le réseau fluvial du bief supérieur de la KAGERA c'est à dire de RUSUMU à KIGALI, eut permis de drainer rapidement la main d'oeuvre et éventuellement la production industrielle de la région.

La guerre vint et rendit au Kissaka son rôle de "couloir" pour le transit important qu'exigeait le développement des opérations vers TABORA. Ces tribulations favorisèrent singulièrement la connaissance des régions du Tanganyika Territory et provoquèrent chez l'indigène la naissance d'un courant régulier d'émigration saisonnière. Manquant dans son propre pays de ressources naturelles négociables, alléché par les salaires ainsi que par la vue des étoffes rapportées après six ou sept mois par ses congénères, il se hâta de tâter de cette émigration saisonnière d'autant plus tentante que la route ~~maximale~~ en était connue, que le séjour y était de courte durée (6 à 7 mois) et que le labeur y était exempt de contrainte (chacun choisit librement le genre de travail qu'il préfère. N.B. La crise a changé la face des choses.) L'occupation temporaire du Kissaka par les Britanniques ne fit qu'accentuer cette tendance que nos voisins d'Outre-Manche ne hâtèrent de cultiver soigneusement. Se rendant compte, lors de leur occupation, des efforts et des lourds déboires qu'entraînerait la tentative d'un développement économique d'une région naturellement peu douée et livrée aux incertitudes d'un climat fantaisiste, ils préférèrent la considérer comme un réservoir de main d'oeuvre d'où l'on pouvait tirer beaucoup et à bon compte. Ayant constaté que, vu l'irrégularité climatique, la satisfaction des besoins alimentaires de cinq hommes travaillant au chantier exigeait la présence aux champs de trois autres, ils se rendirent compte que c'était là une sérieuse entrave à l'émigration qu'ils préconisaient. Il fallait trouver une solution au problème. Ayant établi qu'en se nourrissant exclusivement de bananes trois hommes pouvaient être ravitaillés par une femme, ils décrétèrent le développement à outrance de cette culture qui avait l'avantage de ne plus exiger l'intervention de bras masculins. Les Banyakissako, déjà naturellement enclins à la paresse et grands amateurs de bière, ne se le firent pas répéter et augmentèrent considérablement leurs bananeraies qui contiennent naturellement près de 80% de bananes à bière.

La moyenne actuelle des présences outre-Kagera atteint environ 1500 hommes soit une absence permanente en chefferie de 5% de la population valide, masculine.

Pour lutter contre cette inclination grandissante vers l'émigration il importait de trouver un lien qui fixât plus solidement l'indigène à son sol tout en lui donnant un moyen d'acquiescer les ressources indispensables à la satisfaction de ses besoins.

Son orientation vers le paysannat indigène semblait être la formule adéquate, encore fallait-il lui trouver une culture apte à se soumettre aux conditions spéciales de la région et fournissant un produit d'une valeur raisonnable et d'une demande assurée. Des expériences rudimentaires entreprises jadis avaient révélé que la majeure partie du pays s'affirmait favorable à la culture du café. Les premiers essais entrepris lors de la mise à exécution du plan du développement économique de 1931 confirmèrent les prévisions, les chefs et notables furent successivement dotés suivant leur importance de 1000-500 ou 250 plants de café arabica. Pour la campagne suivante des secteurs furent choisis pour débiter dans les diverses provinces indigènes, les pépinières y créées purent fournir près de 62.000 plants qui furent plantés rationnellement et sous surveillance européenne directe dans les divers champs individuels préparés soigneusement par les petits cultivateurs bénéficiaires. Au cours de la campagne en cours, les pépinières seront à même de fournir près de 208.000 plants aux secteurs du MIRENGE, du GIHUNYA Ouest et du BUGANZA S.O., chaque indigène étant ainsi nanti dans cette partie de 54 caféiers qui sont sa propriété personnelle.

Désormais attaché à son bien par une culture dont le rapport lui assurera des revenus appréciables, il est à augurer que l'indigène ne ressentira plus le besoin d'aller chercher au loin l'argent indispensable et l'émigration diminuera dans des proportions sensibles, sa raison fondamentale ayant disparu. Nul doute que nous verrons le petit paysan, producteur de café, se substituer graduellement à l'émigrant. Le Kissaka possèdera enfin un moyen pour échapper au marasme économique dans lequel il gît depuis toujours.

KIBUNGU, le 30 novembre 1933. L'Administrateur territorial

G. SANDRART.